

Sommaire du No 1158, du 7 juillet

Planche hors-texte, le Canada pittoresque — Paris, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — A la poursuite du caribou, par Mlle Hélène de Harven — Choses d'Europe — Echos d'Amérique — Les centaures de l'Ouest, par R. Auzias Turenne — Causerie scientifique: Propriétés et applications de l'air liquide par le Rév. A. Simard — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Nouvelle: Le poète, par Marie Lefranc — Peut-on faire fortune au Canala — Feuilleton: Sans famille; La guerre noire — Musique: Biographie de Gluck — Chant, menuet, adaptation par Ernest Van Dick — Deux pages humoristiques — Géographie illustrée, par E. M. (fin) — Les grands musiciens — Le mois de juillet par le chanoine M. d'Agrigente — La bonne nouvelle, par René Bazin — Causerie médicale: Pour les dyspeptiques — Variétés, etc., etc.

PARIS

IV
(SUITE)

UNE RUE DU VIEUX PARIS — TROTTOIRS — INVENTION MODERNE — NAPOLEON III ET HAUSSMAN, LE TRANSFORMATEUR DE PARIS — COMMENT ON TROUVA LES MILLIONS NÉCESSAIRES — ORGANISATION DES GRANDS SERVICES

Peu à peu Paris réalisa la grandeur des projets de son Préfet; on lui vota les crédits nécessaires; le budget des dépenses grossit à vue d'oeil mais aussi celui des recettes de toutes sortes et le produit des ventes de propriétés expropriées aidant, dans une très grande mesure grâce à la plus value causée par



Les Champs-Élysées

les améliorations, les milliards vinrent s'aligner dans la caisse municipale et suffirent avec les subventions limitées de l'Etat et des emprunts remboursables à longs termes, à l'exécution du programme impérial.

Le budget de Paris, en 1853, était de 54,905,000 francs en recettes, et de 47,630,000 francs en dépenses.

Lors de la retraite de Haussman en 1869, le budget s'élevait en recettes à 164 millions! et en dépenses à 130,600,000 francs!!

Mais Haussman avait organisé sur un plan nouveau toute l'administration et mis en état de maîtriser jusques dans les plus petits détails, l'édilité de la Grand-Ville; il avait exécuté des travaux "comparables, dit l'illustré ingénieur qui lui succéda, aux plus beaux travaux des Romains".

"Plus puissant qu'un ministre il était dans tout l'éclat de son succès au moment de l'Exposition universelle de 1867, où il recevait à l'hôtel de ville, dans des fêtes mémorables, tous les souverains de l'Europe".

Ce fut à la fois le zénith de sa gloire et le commencement de son déclin que l'opposition libérale détermina par des attaques d'une violence inouïe contre le maître et contre le serviteur qu'ils poursuivirent jusque dans son honneur de fonctionnaire. Il se retira en face de cette orientation nouvelle imposée à la politique intérieure et, ce-

lui qui avait tant fait pour Paris, pour la France même qu'il initiait aux bienfaits de la vie moderne, n'avait que la pension de retraite ordinaire de 6000 francs! Il se remettait au travail pour faire face à ses engagements.

... "Le baron Haussman qui était un homme supérieur se soumit et supporta sa situation avec la plus grande dignité. "Les hommes qui ont accompli de grandes choses et qui sont vraiment patriotes, dit encore Alphand, n'ont pas de rancune; c'est un sentiment qui répugne à leur caractère; ils luttent et combattent, mais une fois la bataille terminée, l'oubli leur est facile".

Appelé au Parlement sur les dernières années de sa vie, il s'efforça, sans parti pris de bonapartisme et quoique fidèle au régime qu'il concevait de l'Empire, de seconder les pouvoirs dans les mesures utiles à son cher Paris.

Il mourut le 11 janvier 1891, "debout et le coeur ferme comme il le demandait dans ces paroles magnifiques par lesquelles il terminait, en septembre 1889, la préface de ses "Mémoires":

"Que la mort me frappe debout, ainsi que tant d'hommes de la forte génération à laquelle j'appartiens, c'est ma seule ambition désormais. Je sortirai dans tous les cas de ce monde, sinon la tête haute comme jadis dans ma vie publique, du moins le coeur ferme, et quant aux choses du Ciel, plein d'espérance en la miséricordieuse justice du Très Haut".

* * *

Le premier souci de Haussman fut de lever un plan aussi parfait que possible de ce qui devait être le champ de ses opérations de Paris, de ses environs, de tout le département de la Seine. Il y par-

vint après de longs efforts et au contrôle d'un seul homme il substitua celui d'une commission composée d'un géomètre en chef et de six géomètres, pour les travaux ordinaires; de quatre géomètres en chef et de huit géomètres pour les travaux extraordinaires. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les plus fortes têtes de l'Ecole centrale et de l'Ecole polytechnique furent successivement appelées à remplir ces fonctions.

On procéda d'abord à la triangulation de l'ancien Paris, qui dura plus d'une année, puis M. Deschamps le chef du service topographique, fit dresser le plan d'ensemble avec l'irréprochable exactitude qui fit de son oeuvre le document précieux

que l'on consulte encore pour étudier les transformations de la capitale française depuis cette époque (1855). "Jamais, dit Haussman, dans ses Mémoires, aucune erreur ne vint révéler une inexactitude quelconque des remarquables travaux de mes géomètres et de leur chef éminent".



La place de la Concorde

Quel certificat de compétence, de travail consciencieux à un corps de service technique chargé d'une tâche aussi colossale.

(A suivre)

PROPOS DE MONTREALAIS

Mon ami vint me trouver l'autre jour et me dit, tout fier :

—J'ai résolu le problème.

—Lequel ?

—Faire la "season", à la campagne tout en restant à la ville.

—Ah! c'est un problème, vraiment, et comment donc avez-vous fait, en ce pays de Montréal, exil de toute fraîcheur, royaume de la poussière et de toutes les émanations fétides qui s'y donnent librement rendez-vous ?

—Venez voir plutôt que de maugréer de la sorte contre ce doux pays montréalais que vous ne connaissez évidemment pas.

Et nous partîmes, lui pressé de me montrer son coin de verdure, ses prés fleuris et ses étangs limpides où se baignent à la fois les cygnes gracieux et les gondoles élégantes.

Mon ami me conduisit, on l'aura deviné, au parc Lafontaine, gloire contestée d'un quidam échevin et sûrement un coin ravissant de Montréal si l'on se rend compte de la métamorphose qui a transformé, en si peu de temps, la vieille et horrible ferme Logan.

Traversant l'allée, à peu près ensablée, mais très propre d'ailleurs, nous croisons le capitaine X... grand ami de l'échevin protecteur glorieux du parc et de ses étangs.

—Bonsoir, lui disons-nous, ne venez-vous pas avec nous? nous ferons le tour du parc.

—Impossible, trop pressé, mais vous allez voir le plus beau parc de l'Amérique !

—Ah! vraiment? Et nous procédons à notre tournée d'inspection.

Le parc plutôt grand square que parc, offre, en effet, un coup d'oeil superbe. Les plantations sont soignées, élégamment émondées, d'une venue remarquable. Ce ne sont pas de ces malheureux arbres aussitôt abandonnés que confiés au nouveau sol, maltraités, battus, tordus par la marmaille ou broutés par l'animalité errante; on leur témoigne, ici, ce culte si frappant dans tous les grands parcs du monde où on a quelque souci de l'ornementation première, de la fraîcheur et de l'esthétique de la forêt artificielle appelée à donner l'ombre, le frais et le repos, aux populations haletantes des grandes villes.

Que M. Pinoteau, laissé aux miettes d'un trésor aux abois, ait été capable d'une telle création, on peut s'en étonner et, dans tous les cas, on doit l'en complimenter cordialement.

Et c'est en devisant de ce sujet et d'autres s'y rapportant, que nous arrivons au jardin zoologique du parc, le seul, me dit mon ami, que possède la capitale de mon pays de Montréal! Et il me montre, dans un enclos, le plus gracieux cerf des Laurentides que j'aie vu.

"A moi seul, ce domaine", sembla nous dire celui-ci, en nous regardant, surpris mais non effarouché par notre présence.

Le cerf était en effet le seul habitant de cette miniature de jardin d'acclimation, qui honore Montréal par sa simplicité, par la paix inaltérable qui y règne et, surtout, par l'air dépourvu de toute odeur incommode que l'on ne respire que trop dans ces sortes d'établissements s'ils sont compliqués et peuplés davantage que le zoologique de Montréal.

Nous étions arrivés aux lacs, aux fameux lacs, séparés l'un de l'autre par un niagara fort réduit, il est vrai, mais débitant de l'eau vraie dans un ontario quelconque d'où surgissait, hautaine et orgueilleuse, une colonne d'eau dont la tête, formant gerbe, se répandait en filets menus et gracieux que venaient dorer les derniers rayons d'un superbe soleil couchant.

Ces lacs, ces jets d'eau, reflétant toutes les couleurs en un prisme éblouissant de limpidité, cette chute, ce kiosque dominant une scène champêtre de la plus fraîche campagne, ravissaient mon ami.

Je lui dis, sans songer au chagrin que je lui allais causer :

—Et vous croyez que ce lac va garder son eau ?

—Mais, sans doute, à quoi donc, aurait pensé le génie civil de la municipalité s'il avait fait un lac qui ne gardât pas son eau!

Hélas! quinze jours plus tard, je fus chez mon ami que je trouvais fort perplexe.

—Eh bien! me fit-il, c'est vrai: perfide comme toutes les ondes, l'eau de mon lac, le rêve de ma nouvelle installation, la gloire toujours fraîche de ce séjour, s'est évanouie, sans avis, sans bruit, sans fracas, comme une déserteuse qui cache soigneusement les pistes de son chemin. Plus d'eau, plus de gondoles; quelques grenouilles fort embarrassées qui n'ont plus la force de coasser et du menu fretin expirant sur la glaise desséchée. Vanité des vanités! Et toi, génie civil de Montréal, tu ne serais donc qu'un vain mot!

JEAN PLEURE,
Du pays de Montréal